

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette oeuvre, totale ou partielle, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

© Sébastien Chion 2014

ISBN: 978-2-9544810-1-2

Sébastien Chion

**En Oregon,
tourne en rond**

Les Aventures du Pourquoi Pas? 2/3

C'est l'histoire de gens qui s'aiment

*Parce que la douceur et la tendresse
ne sont jamais loin du bonheur.*

À Mara et Isabelle.

Première partie
Je t'aime

Contempler la vie

J'ai toujours détesté les aéroports. Ce n'est pas celui-ci qui m'aidera à nous réconcilier. Son avion vient de partir. Je l'ai suivi des yeux, aussi longtemps que possible. D'abord sur le tarmac. Puis il a pris de la vitesse. Il a décollé. Il a disparu. Emportant mon avenir avec elle.

«Tu n'es pas prêt pour moi. Tu dois te retrouver d'abord. Comme tu l'as dit, tu dois continuer sur ton propre chemin, et voir ce qui t'attend au bout». C'était sans appel, même si j'avais envie de hurler contre cette décision. Ça n'était pas négociable. Je savais qu'elle avait raison. Je devais lui faire confiance.

Je ne suis pas reparti tout de suite. J'ai essayé de comprendre ce que elle, elle aimait dans les aéroports. Regarder ces gens, qui avancent sans me voir. Sans se voir eux-mêmes. Cette dame, qui tire avec peine sa valise à la roulette récalcitrante. Ce jeune homme, en costume. Propret. Boutons de manchettes en argent, il marche d'un pas sûr, comme si l'univers tout entier dépendait de son prochain pas. Comme si tout allait s'effondrer s'il ralentissait l'allure un seul instant. Ce jeune couple, les yeux rieurs. Ils se dirigent main dans la main vers une destination inconnue. Cette petite fille en larmes. Un homme, les yeux fatigués, essaie de la consoler avec maladresse. Sans succès. Elle pleure toujours.

Pour moi, les aéroports ont toujours été synonymes de séparations et de déchirures. Quand vous avez le cœur sur deux continents, voyager de l'un à l'autre est source de sentiments contradictoires. On quitte l'un de ses univers, ces personnes que l'on aime, ces constantes qui le composent, pour un autre univers. Et d'autres personnes, que l'on aime aussi. De nouvelles constantes. Un nouvel environnement. Différent. On oscille de l'un à l'autre, cherchant à être à deux endroits en même temps, sans jamais y arriver.

Gabrielle n'a pas su comprendre que prendre l'avion me renvoyait en arrière. Pour elle, c'était le contraire : les aéroports lui permettaient d'aller de l'avant. Sans doute parce qu'elle n'a jamais acheté que des allers simples.

Alors elle a insisté pour que nous arrivions en avance. Elle aime regarder les gens. Les observer dans leur anonymat. Comme moi. Un de ces nombreux traits que nous partageons. Au cours de ces dernières semaines passées ensemble, nous nous en sommes découvert de nombreux. Ce n'était pas suffisant pour la retenir. Elle ne cherchait pas juste quelqu'un qui lui ressemblait. Elle cherchait quelqu'un qui avançait sur la même route qu'elle. Qui allait dans la même direction. Moi, je ne sais pas sur quelle route je suis. Je ne sais pas dans quelle direction je vais. Alors je ne peux

continuer à ses côtés. Ou plutôt, elle ne peut pas continuer avec moi. Il était temps pour elle de rentrer. Son présent à elle n'était pas sur la côte ouest. Il était temps, pour elle, de mettre une fin à tout ça.

Vivre

Ma bière me contemple depuis un moment maintenant. Je ne l'ai pas encore touchée. J'observe les gens. Je les regarde avancer dans leur monde. Les silhouettes se succèdent; elles sont floues. Ce mouvement perpétuel me donne le vertige. Je me demande si tout cela s'arrêtera un jour. Si ces gens prendront le temps, à un moment de leur vie, de s'arrêter. Et si l'un d'eux, peut-être, fera demi-tour.

Je ne me fais pas de faux espoirs. J'ai appris à connaître Gabrielle. J'en suis tombé amoureux, et je me suis abandonné à cet amour. Mais si nos routes ont convergé pendant quelques temps, elles ont fini par se séparer. Le lien est toujours là. Je sens toujours sa présence au plus profond de moi. Il est certaines choses qui ne peuvent être brisées. Elle m'accompagnera encore. Le temps devra passer. Et au final, je pourrai la retrouver.

Je ferme les yeux, souriant devant la tâche qui m'attend. À ma grande surprise, je suis heureux. Je sens toujours l'énergie

de Gabrielle près de moi. Malgré son départ, nos âmes résonnent encore. Je sens comme un faisceau qui me relie à elle. Elle sera là à mon arrivée. Je la retrouverai. J'en suis sûr. Le temps n'a plus d'importance désormais. Pas après ce que nous avons partagé. Quand on arrive à se débarrasser de son passé, quand on met de côté le futur, il ne nous reste plus que le cadeau du moment présent. Les souvenirs n'ont plus d'importance. Ce qui a été dit a été dit, ce qui a été fait a été fait. Il est faux de croire que le présent se construit sur le passé. Le présent ne se construit pas. Il se vit.

Briser l'enchantement

Les légumes étaient en train de cuire. Notre complicité se prolongeait jusque dans la cuisine. Nos hôtes l'avaient compris. Ils avaient eu plaisir à nous laisser cette tâche. Il y avait une osmose dans notre façon de préparer les repas qu'aucun mot ne saurait expliquer. Nous parlions. Ou plutôt, elle me parlait. J'ai vite compris que Gabrielle serait un guide pour moi. Elle avait beaucoup à m'apprendre. Je lui posais des questions, elle prenait le temps de répondre, me renvoyant à de nouvelles interrogations. Le travail simple de l'épluchage des pommes de terre nous libérait l'esprit. Se concentrer sur cette tâche répétitive

nous permettait d'explorer des sujets de discussion des plus complexes.

Et puis il y avait son regard. Je sentais ce qu'il y avait entre nous. Je me demandais où nous nous en allions. Je goûtais au plaisir qu'il y avait de découvrir l'autre, lentement. De laisser les choses se faire. De ne pas nous presser en posant des questions inutiles qui allaient briser l'enchaînement naturel des choses.

Et pourtant, c'est ce qu'elle a fini par faire. Je savais bien que le sujet finirait par arriver, même si j'aurais préféré attendre encore.

— Qu'attends-tu de moi au juste ?

Je ne pus retenir un sourire éblouissant. D'une certaine façon, j'étais fier de moi. Content que la question vienne d'elle. Comme si je m'étais lancé le défi de ne pas être celui qui aborderait le sujet en premier. Qu'elle pose la question me confirmait qu'il se passait bien quelque chose entre nous. Elle avait besoin de savoir quoi.

Redécouvrir la lenteur

Nous étions tombés d'accord sans difficulté. S'arrêter à Vancouver ne présentait aucun intérêt. Nous avions tous les deux visité la ville auparavant, et ne ressentions aucun besoin de nous y arrêter à nouveau. Nous cherchions la tranquillité et le calme. L'océan, la

montagne ou la forêt. Nous voulions avancer dans un monde de lenteur. Nous n'avions aucune urgence à nous rendre en Californie, et la côte de l'état de Washington, avec la Rainforest de l'Olympic National Park, nous avait paru à tous deux un endroit parfait où séjourner quelques temps.

Nous étions entrés en contact avec un couple désireux de développer un jardin en permaculture. Ils avaient besoin d'aide pour aménager leur maison et pour entretenir le terrain. Quelques heures de travail par jour, en échange desquelles nous serions nourris et logés. Après quelques échanges téléphoniques, nous avons réussi à créer un contact agréable avec nos futurs hôtes, et le Pourquoi Pas? nous avait joyeusement accompagnés sur la route.

Passer la frontière, cette fois-ci, avait été un jeu d'enfant. La simplicité de la côte ouest. Une formalité qui nous avait pris une quinzaine de minutes.

Nous nous étions tout aussi rapidement retrouvés à Edmonds, dans la banlieue nord de Seattle. Un ferry nous avait permis de traverser Puget Sound. Puis la 104 nous avait emmenés à Port Angeles, où nous avons récupéré la mythique route 101 qui redescend toute la côte ouest américaine jusqu'à San Diego, à la frontière mexicaine, sans jamais s'éloigner de l'océan.

Notre objectif était beaucoup plus proche. Juste avant le lac Sutherland, dans le nord de l'état de Washington, nous avons bifurqué sur une petite route. Celle-ci devait nous emmener à la limite de l'Olympic National Park. Là où nous attendaient nos hôtes. Avançant à une allure qui ne ressemblait pas du tout au début de mon voyage, nous avons mis une semaine pour parcourir les six cents kilomètres nous séparant de Penticton. Nous avons tout notre temps, nous arrêtant souvent pour marcher. Ou juste pour nous asseoir, et admirer le paysage, sans un mot, pendant plusieurs heures.

C'est ainsi que Gabrielle avait commencé à m'enseigner sa façon de voir le monde et sa façon de vivre. L'importance qu'il y avait de profiter de chaque instant. De rester connecté en permanence avec le moment présent. Elle aimait méditer. Elle passait plusieurs heures le matin, assise en tailleur dans le soleil, les yeux fermés, sans bouger. De mon côté, je marchais un peu. Je me pratiquais au jonglage avec mes massues. Je m'étais aussi acheté un bâton de feu, avec lequel je m'entraînais à faire toutes sortes de mouvements. Un manche en métal terminé par deux boules en kevlar. Elles n'attendaient qu'à être embrasées. Plus tard. Quand j'arriverai à le maîtriser.

Nous n'étions pas pressés. Nous nous découvrons en prenant notre temps. C'était parfait pour nous.

Pourtant, après quelques jours, elle s'était mise à me parler de Montréal. Durant son voyage en Nouvelle-Zélande, elle avait gardé contact avec ses amis au Québec. Ils l'attendaient avec impatience, et l'un d'eux lui avait trouvé un travail. Le genre d'opportunité à laquelle il est parfois difficile de dire non. Et malgré ses explications, malgré sa propre philosophie, je voyais bien qu'elle se projetait désormais dans son retour.

Elle avait quitté la Nouvelle-Zélande pour revenir à Montréal. Avant de m'accompagner, parce que je l'intriguais. Mais je comprenais que notre voyage ne durerait pas aussi longtemps que je l'aurais espéré. Du moins... pour le moment. Alors même qu'elle m'encourageait à savourer le présent où elle était, elle m'abandonnait pour partir vers l'avenir. Elle était suffisamment connectée avec elle-même pour continuer d'avancer. Alors que j'errais toujours dans l'inconnu, elle n'avait aucune hésitation. Gabrielle ne doutait pas. Elle savait qui elle était, où elle allait.

Et pourtant, le fait qu'elle me pose la question, qu'elle me demande ce que je voulais d'elle, montrait une légère incertitude.

L'attente

— J'aurais pensé que tu le savais. Que tu l'aurais deviné.

— Est-ce une façon de dire que tu ne veux pas répondre ?

— Non. Pas du tout. Mais tu me donnes le sentiment de toujours ressentir ce qui t'entoure. Quand tu fermes les yeux, je me sens comme si tu lisais en moi. Comme si tu pouvais lire mes pensées, et que je n'avais pas le moindre secret pour toi.

— Tu penses ça, vraiment ?

— Oui... tu me donnes l'impression de fermer les yeux pour mieux me voir. Tu me regardes non plus avec tes yeux, mais avec ton âme. Et c'est loin de me laisser indifférent.

— Comment ça ?

— C'est très simple. Je t'aime Gabrielle. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé quelqu'un avant. Je me sens comme un adolescent à parler comme ça. J'ai déjà été amoureux plusieurs fois. Assez souvent pour être capable de le reconnaître. Et cet amour que j'ai pour toi, que je ressens au plus profond de moi, ne ressemble à rien de ce que j'ai pu vivre par le passé. C'est quelque chose d'unique. Je me sens lié à toi par un lien que je suis incapable d'expliquer, mais qui fait que je suis attiré vers toi.

— Et depuis quand est-ce que tu sens ce lien ?

— Depuis le premier soir, dans le bar. Quand tu m'as souri, la toute première fois. Il était hors de question que je ne vienne pas te parler. Il fallait que je connaisse au moins ton prénom, et le son de ta voix. Les choses sont juste allées plus loin que je ne le pensais. Je n'ai jamais cherché à contrôler quoi que ce soit. Je me suis laissé aller, explorant ce sentiment qui naissait en moi. C'est pour ça que je voulais voyager avec toi. Pour lui laisser le temps de se développer, pour voir jusqu'où il pouvait croître.

— Et alors ?

— Il n'a jamais cessé de grandir. Jour après jour. À chaque moment que j'ai pu partager avec toi. À chaque fois que tu as fermé les yeux, pour me regarder, comme tu viens juste de le faire. Chaque clignement de paupières m'a attiré vers toi avec plus d'intensité que si nous avions fait l'amour.

Elle a un petit rire enfantin.

— Alors tu n'as pas envie de moi ?

— Je n'ai pas dit cela. C'est juste que ce n'est pas le plus important pour moi. Le sexe dans l'amour, ça ne veut pas dire grand-chose pour moi de toute façon.

— Que veux-tu dire par là ?

— Donner son corps, prendre celui de son partenaire, c'est trop facile. S'unir, s'enlacer, se pénétrer, c'est une forme assurée de plaisir. Si simple, si facile, que l'on a fini par la dénaturer.

— Je ne te suis pas.

— Le sexe n'a plus de sens. Il est l'aboutissement que tout le monde semble attendre. On se donne sans s'offrir. Parce que donner son corps permet de garder tout le reste. On fait l'amour égoïstement, pour un plaisir qui n'exige rien de nous. Un peu de savoir-faire, un peu d'expérience, et n'importe qui peut devenir un bon amant. Je te donne mon corps, comme ça tu ne vas pas essayer de voir le reste.

— Et c'est quoi le reste ?

— C'est moi ! C'est tout ce que je suis. Mon âme, et mon amour. Mes pensées et mes sentiments. Le sexe est une façon d'éviter tout ça.

— Dans quoi retrouve-t-on l'autre dans ce cas ? Si le sexe est égoïste, existe-t-il quelque chose que l'on puisse partager avec amour ?

— Bien sûr ! Les caresses. La tendresse. Le calme. L'intimité. Avec qui échangeons-nous des caresses, avec qui partageons-nous de la tendresse, si ce n'est avec ceux que nous aimons ?

Elle me regarde sans un mot. Je continue.

— Si tu rencontres un inconnu dans un bar, et que tu le ramènes chez toi, te sera-t-il plus facile de te déshabiller et de lui faire l'amour, ou bien de rester dans ses bras, près de lui, à le caresser avec tendresse ? Promener ta main sur les

traits de son visage, découvrir ses rides, jouer dans ses cheveux... Les gens qui ramènent quelqu'un chez eux, le temps d'une soirée, veulent combler un manque, un besoin égoïste de se faire plaisir. Il est hors de question qu'ils se donnent, qu'ils se découvrent, qu'il s'abandonnent. Alors ils offrent leur corps, car c'est beaucoup plus facile.

— Mais là tu parles de one-night, de rencontre d'un soir! Dans un couple, ce n'est pas la même chose. Dans un couple, il y a de la place pour la tendresse dont tu parles.

— Dans un couple, le sexe devient une obligation. On est en couple, donc il faut faire l'amour. On parle de ces couples qui se séparent parce qu'ils ne couchent plus ensemble. Mais les couples se séparent parce que les gens ne s'abandonnent plus l'un à l'autre. Parce qu'ils ne savent plus se donner.

— Et tu crois que de ne plus faire l'amour est une solution?

Je la regarde en souriant, conscient de l'instabilité de mon raisonnement, alors que je commence à peine à développer cette idée, sans même être sûr d'y croire.

— Bien sûr que non! Mais le sexe a pris trop d'importance sur le reste. Il faut se rappeler que la tendresse et la complicité sont primordiales. Je redécouvre beaucoup de choses grâce à toi. Je peux être assis là, comme ça, à te parler. Te regarder droit

dans les yeux, et affirmer « je t'aime plus que je n'ai jamais aimé avant cela » sans la moindre hésitation. En étant non pas animé par le désir de coucher avec toi, mais par l'amour que je te porte.

— C'est juste ça alors ?

— Juste quoi ?

— Ce que tu veux dire... le sexe est basé sur le désir, le besoin. À donner trop d'importance au sexe, on donne trop d'importance au désir, et on crée une relation de dépendance là où il ne devrait y avoir qu'amour inconditionnel ?

Je réfléchis un instant.

— Oui, je crois que tu as assez bien résumé. Je t'aime, non pas parce que je te désire, mais parce que tu m'attires irrésistiblement.

La demande

Un silence s'installe. Nous sommes toujours assis, chacun sur notre plan de travail, faisant face à l'autre. Elle continue de me regarder de cette façon que j'aime tant. Unique. Avec légèreté. Avec douceur. Avec tendresse. Son regard m'enlace, me serre contre elle. Elle sait qu'elle me possède, mais ce n'est pas ce qui l'intéresse. Il y a aussi de la curiosité, de l'intérêt. Je l'intrigue. Elle aimerait en savoir plus. Je comprends d'un seul coup qu'elle va me poser une question. Je sais laquelle avant même qu'elle n'ouvre la bouche.

— J'aimerais te demander quelque chose.

Je pourrais répondre « oui ». Je sais ce qu'elle attend de moi. Je sais ce qui l'anime. Je lis sa curiosité et son intérêt dans ses yeux. Tout cela est devenu incertitude. Elle doute. Je me demande quand elle a douté pour la dernière fois. Je pourrais me lever, m'avancer vers elle, lui prouver que je la comprends, que ce lien dont je parle est bien là. Mais je veux la laisser formuler sa pensée. Jusqu'au bout.

— Parfois, j'ai le sentiment que je ne suis pas encore revenue de Nouvelle-Zélande. Ou, depuis quelques jours maintenant, que je suis déjà rentrée à Montréal. J'ai cette impression de ne plus être connectée avec le présent. D'être ailleurs. D'être hier et demain à la fois. Et je ne voudrais pas passer à côté de toi à cause de ça.

Je ressens au plus profond de moi ce qu'elle va dire et ce qu'elle va me demander maintenant. Avec une intensité inexplicable.

— Tu veux bien m'embrasser ?

Je me laisse glisser sur mes pieds. Je n'attendais que son invitation. Je m'approche d'elle, la prends dans mes bras. Nous nous sommes déjà fait des câlins, mais là ce n'est pas pareil. Mon corps attend autre chose. Je la serre. M'approche encore un peu d'elle. Nos lèvres se rencontrent pour la première fois. Et la dernière.

J'attendais ce moment depuis longtemps maintenant. Je savais qu'il finirait par arriver. Depuis que je me suis retrouvé près d'elle, à regarder le soleil se lever. C'était devenu une certitude au plus profond de moi. Il n'y avait pas d'autre dénouement possible. Tout ce que nous avons fait, dit et échangé, le fil que nous avons suivi, devait nous amener à ce moment précis.

J'ai attendu et désiré ce moment... et je n'ai rien ressenti. Il y avait la douceur de ses lèvres, son souffle léger, son corps dans mes bras, notre proximité. Et pourtant, ce qui se passait alors était juste physique. Nos corps se rencontraient, se découvraient, mais nos âmes s'ignoraient. Je me sentais malhabile. D'ailleurs, je n'étais même pas sûr de ce que je faisais. Je me rendais bien compte que je n'arrivais pas à être moi-même dans ce baiser. Je ne pouvais pas m'y abandonner. Je ne pouvais pas me donner. J'ai compris trop tard le côté artificiel de sa demande. Je n'ai vu mon erreur que quand nos lèvres se sont séparées.

Mon âme toute entière vibrait de sa proximité. Je la ressentais par tous les pores de ma peau. Je refusais de m'éloigner d'elle. Et pourtant, ce baiser nous avait laissés tous les deux indifférents. Nous n'étions pas là, ni elle, ni moi. Sa demande l'avait rendu artificiel. Faux. Dénué du moindre sens. Mais comment le lui expliquer...

Nous sommes restés un long moment dans les bras l'un de l'autre. Il était trop tard pour sortir de ma réserve, pour me laisser aller. Je laissais mes mains lui offrir un peu de tendresse, un peu de caresses, car je savais que ce serait la seule fois que je pourrais le faire.

— Merci. J'avais besoin d'être sûre que j'étais toujours ici.

Je n'en demande pas plus. Je sais très bien ce qu'elle veut dire. Inutile de rentrer dans les détails. J'ai envie de crier. De hurler qu'elle a triché, que ça ne pouvait pas marcher. Pas en s'y prenant comme ça. J'ai l'impression d'avoir raté une chance qu'elle ne m'a, de toute façon, pas laissée.

Nous sommes retournés sans un mot à nos affaires. Quelque chose s'était brisé et je me demandais si elle ne l'avait pas fait exprès. Elle avait cherché à se libérer, en se mentant à elle-même. Nous n'en avons reparlé que le lendemain.

Laisser le temps au temps

Nos journées s'étaient vite transformées en une succession de petites routines confortables; prolongement logique des jours que nous avons passés sur la route. Nous avons pris l'habitude de nous réveiller tôt. Gabrielle commençait ses journées par une heure de yoga. Je restais allongé, la plupart du temps un livre à la main. Je

n'avais pas fait cela depuis bien longtemps. C'était pourtant quelque chose que j'appréciais beaucoup. Lire au réveil. Une belle façon de démarrer la journée, dans un calme qui nous accompagnait jusqu'au soir.

Le petit-déjeuner était souvent frugal. Toujours le même depuis quelques jours. Des galettes de riz, que nous mangions avec de l'avocat écrasé, saupoudré de copeaux de parmesan et de paprika. Simple et rapide à préparer, j'aimais cette association de goûts. C'était très frais, très estival. Je mangeais en prenant mon temps, toujours perdu dans mes rêves de la nuit. Nous ne parlions pas. Notre complicité n'en avait pas besoin.

Bob et Janis se levaient un peu après. Gabrielle était alors en train de méditer. De mon côté, il m'arrivait de jongler ou de me pratiquer au bâton. Ou, quand il faisait grand soleil, je profitais de la piscine en faisant quelques longueurs.

Nous nous retrouvions ensuite au jardin. Bêcher, arroser, désherber... il y avait quelque chose de très agréable et reposant à travailler ainsi. Gabrielle passait ses journées pieds nus. Elle m'avait expliqué qu'elle aimait le contact direct avec le sol. Elle se sentait plus proche de la terre, plus connectée avec ce qui l'entourait. Bob et Janis vaquaient à leurs affaires de leur côté, nous communiquant de nouvelles tâches à accomplir au besoin.

Après un repas simple et rapide, l'après-midi se déroulait au même rythme que la matinée. Jusqu'au repas du soir, où nous nous retrouvions alors tous ensemble.

Je me libérais l'esprit, ne pensant à rien. Je mangeais quand on me disait qu'il était l'heure de manger. Je laissais le temps avancer comme bon lui semblait. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. Cela ne m'intéressait pas. Je me sentais comme Babine dans les contes de Fred Pellerin. Je ne voulais pas avoir l'heure, je voulais juste avoir le temps.

Se retrouver

J'éprouvais le besoin de prolonger la discussion que nous avons eue la veille. Nous travaillions chacun de notre côté, chacun dans nos pensées, mais nous avons souvent un peu de temps pour nous en fin de matinée.

Nous nous étions retrouvés allongés dans l'herbe. Profitant de la douceur du gazon, admirant le bleu du ciel. La terre qui maculait nos mains et nos bras témoignait de nos activités matinales.

Nous étions restés un long moment silencieux; les mots tournaient dans ma tête. Il m'avait fallu du temps pour réussir à mettre de l'ordre dans mes idées.

— Tu m'as dit que ça faisait un moment que tu étais seule, c'est ça?

— Oui, pourquoi?

— Est-ce qu'il y a une raison à cela?

— Sans doute que je n'ai pas rencontré la bonne personne. Il y avait bien un gars avec qui j'ai commencé à flirter en Nouvelle-Zélande, mais je ne voulais pas qu'il s'accroche.

— Parce que tu partais?

— Oui.

— Ou pour le protéger?

— Comment ça?

— Tu me donnes l'impression de vouloir protéger les autres des sentiments qu'ils pourraient éprouver à ton égard. Il y a une énergie qui émane de toi et qui attire le monde. Mais tu ne veux pas qu'ils restent. Je pense que tu as peur de leur faire mal.

— Tu crois ça vraiment?

— Je me trompe peut-être. Après tout, ça m'arrange de voir les choses comme ça; de penser que tu as triché. Et que tu ne l'as pas fait consciemment.

— Tricher? Quand ça?

— Hier. Quand tu m'as demandé de t'embrasser. Ça ne pouvait pas marcher. C'était une demande froide, clinique, artificielle. Il ne pouvait rien se passer. Même moi, dans ces conditions, je n'ai rien ressenti. Je t'ai embrassée avec maladresse, sans savoir ce que je voulais. Sans y penser. C'est ce qui me fait dire que tu as triché.

— Intéressant...

— C'était la première fois que l'on me demandait ça. Ça m'était déjà arrivé d'espérer qu'une fille me demande de l'embrasser. J'y voyais une façon de montrer ce que je ressentais. Une façon de convaincre l'autre de mes sentiments. J'ai cru au début que c'est ce que tu faisais hier. Me donner une chance de te montrer ce que tu ne voyais pas. Mais tu as fait le contraire. Tu ne m'as pas laissé la moindre chance. Pas en me le demandant. Il y a eu beaucoup de moments où tu aurais pu décider par toi-même. Où tu aurais pu vérifier sans demander. Tous ces instants de complicité que l'on a partagés. À chaque fois que l'on s'est rapproché, à chaque fois que l'on a vibré ensemble. C'était là qu'il fallait m'embrasser. Par toi-même. Sans demander.

— Je ne sais pas quoi dire. Je n'avais pas vu les choses sous cet angle-là. Je vais prendre le temps d'y réfléchir. Quoiqu'il en soit, je m'excuse si je t'ai donné l'impression d'avoir triché.

— Tu n'as pas à t'excuser. Je ne pense pas que ce soit volontaire de ta part. Et comme je te disais, c'est ma façon d'interpréter. J'ai souvent tendance à voir les choses de la façon qui m'arrange. Et puis ça ne change rien, n'est-ce pas ?

— Non, tu as raison. Je rentre bientôt.

— Et je ne te suivrai pas. Pas tout de suite. Je te rejoindrai quand je serai prêt,

que je serai arrivé au bout de la route et que je pourrai rentrer.

— Je crois que c'est mieux comme ça en effet.

— Et ça me convient très bien. Je sais que tu n'es pas d'accord, que tu ne le ressens pas de ton côté, mais ce n'est pas grave. Je t'ai déjà trouvée une fois. Je sais que je te retrouverai.

Son absence de réponse ne me surprit pas. Que j'aie tort ou que j'aie raison, il n'y avait, de toute façon, rien à répondre.

Nous avons convenu de rester deux semaines chez Bob et Janis, mais Gabrielle avait envie de voir un peu la côte avant de partir. Nous nous sommes donc excusés auprès d'eux. Nous sommes partis deux jours plus tard. Gabrielle venait d'acheter son billet d'avion. Elle s'envolerait de Portland. Il nous restait quelques jours pour nous rendre jusqu'à cette ville dont je ne savais rien.

La pulsation de la vie

Le Pourquoi Pas? n'avait pas bougé depuis plusieurs jours. Comme après chaque arrêt prolongé, j'avais l'impression d'entendre le moteur sourire alors qu'il reprenait de l'activité. Nous avons dit au revoir à nos hôtes, le cœur un peu serré. Même si nous n'étions pas restés très longtemps, nous avons appris à les

apprécier, et avons passé d'agréables moments en leur compagnie.

Nous n'avions pas prévu une étape très longue. Bob nous avait appris qu'aux États-Unis, il était légal de passer la nuit dans une National Forest. Nous pouvions garer le van, dormir dedans, et repartir le lendemain matin sans nous inquiéter. Une information des plus utiles.

Nous avons retrouvé la route 101, et repris la direction de l'ouest, longeant le lac Crescent, pour quitter la route juste après. Janis nous avait parlé d'une petite cascade qu'elle allait souvent voir, et nous avait encouragés à aller lui rendre visite.

C'était la première fois que nous rentrions dans la Rain Forest. La maison de Bob et Janis avait été construite un peu à l'écart et, persuadés que nous aurions tout notre temps, nous ne nous étions pas précipités pour visiter la forêt qui n'était pourtant pas si loin que ça.

Le ciel était gris. C'était parfait pour le paysage qui nous entourait. Les arbres étaient d'un vert d'une intensité à laquelle je n'étais pas habitué. Le sol était couvert de mousse, à l'exception du chemin asphalté tapissé de feuilles brunes. L'air était chargé d'humidité et, à ma grande surprise, alors que je m'attendais à découvrir un lieu plein d'une lourde nostalgie, la vie pulsait tout autour de nous. Une pulsation lente, et sourde. Omniprésente.

Les arbres, dans leur majesté, nous accueillent parmi eux. L'humidité ambiante fait corps avec la forêt. Elle fait partie d'elle. Elle est son âme. Elle est la toile invisible qui unit l'ensemble. Elle émane de cette mousse qui recouvre tout. Elle nous englobe, nous enlace. Nous évoluons sans dire un mot. Nous n'avons pas envie de parler. Nulle envie de mettre fin à cette harmonie. Nous avançons lentement, nous regardant souvent en nous souriant. L'endroit est magique, et nous le ressentons de la même façon. Notre complicité est toujours là et la magie renforce encore un peu ce lien qui nous unit.

Après quelques temps à marcher, nous arrivons à une vieille cabane en bois rond. L'horizontalité des troncs qui la composent semble narguer les arbres encore debout. En retour, ceux-ci l'écrasent de toute leur immensité. Là encore, l'humidité a tout envahi. Une mousse verdâtre recouvre le bois. La forêt a pris possession de la construction, comme elle a pris possession de tout ce qu'il y a autour de nous. L'homme et ses jouets ne sont ici que simples invités de passage.

Nous avons laissé la cabane derrière nous, avec l'impression qu'elle aurait peut-être disparu d'ici à notre retour. Peu après, nous avons rejoint le ruisseau. Il y a des années de cela, un mini effondrement avait créé une toute petite gorge, dans laquelle l'eau tombait dans une chute

que je trouvais élégante. Malgré sa faible hauteur, je comprenais pourquoi Janis l'aimait tant. Nous nous sommes assis pour la contempler.

Le bonheur de la solitude

Ce fut Gabrielle qui brisa le silence.

— Tu es sûr que tu veux me conduire jusqu'à Portland? Ça fait quand même un gros détour!

— Ce serait un détour si j'avais prévu d'aller ailleurs. Mais je n'ai aucun plan pour le moment. Je pensais prendre mon temps, et descendre vers le sud avec toi, mais ça a changé. Si tu as un billet d'avion et un travail qui t'attend à Montréal, je suis un peu perdu de mon côté. Alors Portland ou ailleurs, tout me va pour le moment.

— Tu m'en veux?

— Je ne vois pas de raison de t'en vouloir! J'ai eu de la chance de faire la route avec toi jusqu'ici, et de pouvoir passer encore quelques jours en ta compagnie. Je regrette de ne pas avoir plus de temps avec toi, mais je dois faire avec.

— Et c'est ce dont tu as besoin, je crois.

— Tu crois?

— Quand je t'écoute parler, quand tu me racontes les différentes étapes de ton voyage, j'ai l'image d'une fuite vers l'avant. Tu as quitté Montréal, et je pense que c'était une bonne décision. Mais il

faudra qu'à un moment tu décides où tu veux aller.

— Vers le sud, ça n'est pas assez précis?

— Pour faire avancer ton van, pour choisir si tu tournes à droite ou à gauche à la prochaine intersection, pour décider d'une route plutôt qu'une autre sur une carte, c'est plus que suffisant.

— Mais...?

— Je parle de ton cheminement intérieur. Tu n'es pas parti découvrir les routes de l'Amérique du Nord. Tu es parti te chercher toi. Et pour ça, il faut que tu arrêtes de tourner en rond. Il faut que tu arrêtes de fuir. Que tu arrêtes de te cacher, de te réfugier derrière les autres. Il faut que tu te retrouves toi. Juste toi. Il est temps que tu voyages un peu seul. Que tu arrêtes de construire ton voyage sur les autres. Prends tes propres décisions. N'attends pas que quelqu'un te propose d'aller à droite ou à gauche. Ne te laisse pas influencer. Tu dois construire ton propre chemin. Et ça, c'est quelque chose que tu es seul à pouvoir faire. Trouve ton chemin, trouve ta voie, et alors tu pourras envisager de te demander ce qu'il y a au bout.

— Et si c'est toi?

Sourire gêné.

— Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée. Je sais que si nos chemins se sont croisés pendant quelques temps, ils vont

devoir se séparer. Je n'ai aucun doute qu'ils se croiseront à nouveau. Je n'ai pas du tout l'intention de te dire « adieu » à l'aéroport. Et peut-être que nos chemins finiront par converger. Mais tant que tu ne sais pas qui tu es, tant que tu n'arrives pas à être heureux dans la solitude, à être en paix avec toi-même, tu ne pourras pas être heureux avec quelqu'un. Tu dois apporter ton bonheur dans un couple. Pas le retirer de ta relation. Sinon, tu te retrouveras dans une relation de dépendance.

— Être tout seul et heureux ?

— C'est par là qu'il faut commencer, oui.

— J'ai toujours trouvé égoïste cette façon de voir les choses. Alors que nous sommes des milliards d'êtres humains sur terre, pourquoi vouloir être heureux tout seul ? Pourquoi ne pas être heureux grâce aux autres ?

— Parce que dans un cas, tu donnes ton bonheur aux autres. Dans l'autre, tu leur prends. Tu prends l'énergie des autres pour alimenter ta joie de vivre. Petit à petit, les gens fatiguent, t'évitent, te fuient voire même te rejettent.

— À toi aussi je prends de l'énergie ?

— Un peu. Mais j'ai appris à me protéger, à ne pas trop donner. Je sais quand rester ouverte, je sais quand me fermer. Et je sais comment créer ma propre énergie.

— Comment... ?

— En la puisant tout autour de moi. C'est pour ça que j'aime méditer le matin. Que j'aime prendre mon temps, ressentir tout ce qui m'entoure. Et puis il y a le soleil. Il suffit de s'en imprégner.

J'ai un petit rire, avant de lui expliquer :

— Pendant des années, je pensais -pas trop sérieusement quand même- que mon humeur influençait la météo. Quand j'étais maussade, il faisait gris. Quand j'étais de mauvaise humeur, il pleuvait. Quand tout allait bien, il faisait soleil. Il m'a fallu longtemps pour comprendre que ce n'était pas une coïncidence et que c'était le contraire qui se passait. Plus il faisait soleil, mieux je me portais.

— C'est exactement ça. Il y a aussi des endroits saturés d'énergie. Des endroits où l'on se sent bien, en harmonie avec la vie. On a juste envie de s'arrêter, et de se reposer. On sent l'air vibrer tout autour de nous. On ressent la vie qui nous entoure, et on sent que l'on fait partie d'elle. Il n'y a qu'à fermer les yeux pour nous imprégner de tout cela.

— Comme ici, n'est ce pas ?

— Oui, comme ici.

Je prends une grande respiration, et ferme les yeux pour me concentrer sur ce qui m'entoure. Je retrouve la palpitation qui anime les lieux. Cette pulsation qui semble me dire « tout va bien, vis, sois heureux ».

Si près de la cascade, le bruit ambiant est trop fort, et je n'arrive pas à rester concentré très longtemps. Quand je rouvre les yeux, je vois Gabrielle qui me regarde, avec tendresse et affection. Je ressens un petit pincement au cœur, en comprenant qu'elle m'invite à la suivre dans son univers, mais que j'ai encore beaucoup à apprendre, si je veux le partager avec elle. Elle montre la route que je dois prendre, mais ce chemin, je dois le parcourir sans elle. Elle l'a déjà fait, à moi d'essayer de la rejoindre quand elle sera partie.

Elle ne m'a pas quitté des yeux. Elle a compris que je suis arrivé à la bonne conclusion. Il n'y a rien à ajouter. Elle se lève et me tend la main et c'est main dans la main que nous rentrons jusqu'au Pourquoi Pas?.

Nous n'avons aucune envie d'aller plus loin, et commençons donc à nous installer pour la nuit. Il n'y a pas le moindre bruit. Le lieu est d'un calme parfait, qui nous invite à une soirée lecture.

Québec

Nous étions tout les deux installés dans le lit, un livre à la main. Pendant que je me perdais dans «On the road» de Jacques Kerouac, Gabrielle lisait un roman dont je ne voyais pas la couverture. J'étais animé d'un sentiment étrange, d'être

allongé près d'elle, chacun plongé dans son livre. Comme le couple que j'aurais aimé que nous soyons. J'avais toujours ce sentiment que notre intimité était plus profonde, plus complète, que si nous avions rajouté une dimension physique.

Malgré tous mes efforts, la sentir juste à côté de moi m'empêchait de me concentrer sur les mots de Kerouac. J'aimais son style, simple et efficace. C'est Gabrielle qui m'avait prêté le livre. Je l'avais repéré chez elle. J'étais resté un moment à en regarder la couverture et à feuilleter les premières pages. J'en avais déjà entendu parler, mais je n'avais pas encore eu l'occasion de le lire. Elle avait accepté de me le prêter avec plaisir, et je me plongeais dedans dès que j'en avais l'occasion. Ce soir, pourtant, les mots de Kerouac avaient du mal à capter mon intention, et Gabrielle finit par me tirer de ma lecture.

— Est-ce que tu connais la rue de la Santé, à Paris ?

J'hésitai un instant.

— Là comme ça, ça ne me dit rien. Mais je ne connais pas très bien Paris. Pourquoi ?

— C'est à cause de la façon dont Gabrielle Roy décrit le premier appartement qu'elle a eu à Paris. Ça me donne envie d'y aller, juste pour voir à quoi la rue pourrait bien ressembler.

Elle me montre son livre. « La Détresse et l'Enchantement ».

— Elle a un joli prénom.

— Merci, c'est gentil! C'est à cause de «Rue Deschambault» que je m'appelle comme ça.

— La rue Deschambault?

— C'est un de ses premiers romans. Ma mère l'aime beaucoup. Elle a toujours dit que si elle avait une fille, elle l'appellerait Gabrielle. Et mon père, lui, aimait beaucoup la chanson «Marie Jeanne Gabrielle» de Louis Capart, alors il a accepté sans hésitation. Mon prénom était décidé bien longtemps avant ma naissance!

— Ça me dit quelque chose, cette chanson, il me semble.

— Je peux essayer de te rafraîchir la mémoire.

Elle se met à chantonner. Je ferme les yeux, ému par sa voix qui emplit le Pourquoi Pas? avec délicatesse.

*«Marie-Jeanne-Gabrielle
Entre la mer et le ciel
Battu par tous les vents
Au ras de l'océan
Ton pays
S'est endormi
Sur de belles légendes
Illuminant son histoire
Gravées dans la mémoire
Des femmes qui attendent
Les marins
D'île de Sein»*

Le silence s'installe quelques instants.

— J'ai toujours eu cette chanson en tête, depuis ma plus tendre enfance. Mon père me la chantait comme une berceuse, pour m'endormir. C'est un peu cette chanson qui m'a poussée à aller en Nouvelle-Zélande. J'y voyais une île entre la mer et le ciel, battue par les vents. Le pays du long nuage blanc. Je n'avais pas le choix d'y aller. Et le Québec est ma terre de légende à moi, un pays endormi qui attend de se réveiller.

— Je comprends. J'aime bien ton prénom. Il me parlait déjà avant. Je ne sais pas trop comment l'expliquer. J'aime sa sonorité, sa légèreté, la façon qu'il a de couler quand on le dit...

— Je suis contente qu'il te plaise.

— Gabrielle Roy, c'est elle qui a écrit «Bonheur d'occasion», c'est bien ça?

— Oui! Au moins tu connais! Tu l'as lu?

— Non, mais mon appartement à Montréal est sur la rue Workman, quartier Saint-Henri. Alors, j'en ai beaucoup entendu parler.

— Tu n'as rien lu de Gabrielle Roy?

— Non, pas encore!

— Ça manque à ta culture québécoise, même si elle est originaire du Manitoba!

— Alors il te faudra me le prêter quand tu auras fini de le lire.

— Avec grand plaisir. Il est inacceptable que tu ne la connaisses pas. Il est de mon devoir de pallier ton inculture!

— C'est trop aimable! Merci!

Quelle que soit la façon dont nos soirées commençaient, elles se terminaient toujours sur de longues discussions, et ce soir ne fit pas exception. Gabrielle continua de me parler de ces Québécois que je me devais de découvrir. J'étais assez fier d'en connaître une partie.

Je m'étais intéressé avec passion aux trente dernières années de l'histoire québécoise, fasciné par ces gens qui s'étaient battus, et ceux qui se battent encore pour enfin avoir un pays à leur image, à leur identité. René Lévesque, Jacques Parizeau et Lucien Bouchard pour ne citer qu'eux, étaient loin de m'être inconnus.

Du côté des chanteurs, j'aimais pouvoir citer certains albums de Richard Desjardins, et des paroles de Gilles Vigneault. Connaître de Robert Charlebois autre chose que «je reviendrai à Montréal» et être allé au-delà du «Petit bonheur» de Félix Leclerc.

Ma culture québécoise restait très contemporaine. J'ignorais Garou, Roch Voisine ou Natasha Saint-Pierre; je n'avais jamais vraiment su apprécier Harmonium, et j'étais conscient du symbole ambigu qu'était Céline Dion. J'avais appris à respecter la personne, mais n'arrivais toujours pas à supporter sa musique. J'évoquai rapidement les Cowboys Fringants et Jean Leloup,

comparant sous toutes réserves les premiers à Renaud, le deuxième à Thiéfaïne. On resta un moment à parler de mes Aïeux. Et, bien évidemment, des Colocs. Gabrielle, comme beaucoup de jeunes de sa génération, avait été marquée par le suicide d'André Fortin. De mon côté, je n'avais découvert le groupe qu'après. J'adorais leur musique groovy et leurs paroles venaient me chercher au plus profond de moi. Le film «Dédé à travers les brumes» m'avait chamboulé, et j'avais l'impression d'avoir pleuré comme tout le monde le 8 mai 2000 quand Dédé s'était donné la mort.

J'avais fait mien le Québec, m'imprégnant de ses artistes et de sa culture, mais aussi de ses idéaux, de ses aspirations et de ses valeurs. Je n'hésitais pas un seul instant à dire que Fred Pellerin était, au même titre que Jacques Poulin, un de mes mentors. Ils formaient, avec Richard Desjardins, un triangle de poètes des mots, où je puisais inspiration et admiration, chacun ayant une affinité propre pour le québécois.

Je trouvais aussi chez chacun d'eux des revendications qui me parlaient. Revendications identitaires, évidemment, mais aussi revendications quant à l'importance d'une langue et de ses mots, de l'histoire et de la façon de la garder en vie, de ces liens qui nous unissent tous, les uns aux autres. Je trouvais dans la

culture québécoise une volonté d'arriver à une harmonie, à une unité basées sur l'intégration, le respect et l'acceptation de l'autre. J'en étais la preuve, moi qui avais fini par être adopté par ce pays qui m'avait accueilli à bras ouverts des années plus tôt. Ce n'était ni le Québec, ni Montréal que j'avais fui en prenant la route. C'était mon passé, mon histoire, cet inconnu que j'étais devenu. Le voyage avait commencé en quittant Montréal. Il se terminerait après avoir fait une grande boucle. Montréal continuait de vibrer en moi. D'autant plus que désormais, Gabrielle m'y attendrait.

Là où il ne fait jamais soleil.

Nous avons traversé Forks sans nous arrêter. Perdue au fin fond de l'état de Washington, si éloignée de tout que l'on pourrait presque croire qu'elle a été exilée là-bas, cette ville n'avait aucune raison d'être connue. Même en se réclamant «capitale mondiale de la coupe de bois», et même en considérant la statue de bucheron géant qui trône à une de ses entrées. Elle avait pour seule particularité d'être l'une des villes les moins ensoleillées des États-Unis. Tout la prédestinait à sombrer dans l'oubli. C'était pourtant cette ville que Stéphanie Meyer avait choisie pour sa saga Twilight, plaçant Forks sur la carte des États-Unis,

et surtout dans le cœur des adolescentes américaines. Sans antipathie à l'égard du film qui en a découlé, nous n'avions pour autant pas de raison de nous y attarder. D'autant plus que dans quelques kilomètres, nous n'avancerions plus vers l'ouest. La route allait obliquer, nous faisant continuer vers le sud.

J'avais déjà eu le sentiment d'avoir fini ma traversée. D'abord en rejoignant les montagnes à Banff, et une deuxième fois quand nous avons abandonné la direction de Vancouver. Chaque fois, je continuais vers cet ouest mythique. Je n'avais toujours pas le sentiment d'avoir relié le Pacifique, même en traversant Pudget Sound. Ce n'était qu'une grande baie, entourant l'île de Vancouver. Il y avait toujours de la terre vers l'ouest.

Je savais que cette fois, je touchais au but. À une quarantaine de kilomètres au sud de Forks, la route allait rejoindre le bord de l'océan. Il nous serait alors possible de nous arrêter, et de contempler l'immensité du Pacifique.

Celui-ci devrait pourtant attendre encore un peu. Notre brève escapade de la veille pour aller voir la petite cascade nous avait donné envie d'explorer un peu plus la Rain Forest. Et pour cela, il nous fallait nous éloigner de la 101. Nous partions à la découverte de la vallée de la Hoh, l'un des endroits les plus célèbres de la région.